Martin » — *BA* porte *uilescet* : sur quelles bases ? Un apparat critique, même « ultra-sélectif », mais à part, et rédigé dans les formes, aurait facilité les choses. « Texte corrigé » ? Voire. Car les fautes ne manquent pas. Passons sur le nombre en fin de compte élevé de virgules absentes, ou mal placées, ce qui heurte nos habitudes de ponctuation et entrave la lecture cursive ; plus gênants, les absences de majuscule pour plusieurs noms propres, les absences d'italique pour plusieurs citations bibliques, les graphies fautives du type **diximus ne* pour *diximusne* (I, vi, 6), les mots mal coupés en bout de ligne, les mots soudés entre eux, les lapsus (I, xiv, 13 : *moreretur*, pour l'évident *morereremur*, que donne MARTIN, et que traduit M. MOREAU ; II, xx, 31 : *carnem*, pour *canem* — tant dans S. Augustin on s'attend à rencontrer la « chair » plutôt qu'un « chien » !). Franchement inadmissible, surtout, en I, xl, 44, le monstre *enligendum*, horrible mélange de *en(im)* et *(di)ligendum*, qui recèle dans l'union contre nature de ses syllabes l'omission de plusieurs lignes (MARTIN p. 32, l. 4-10). Je tiens à la disposition des auteurs une liste plus complète.

La traduction (et les notes infrapaginales, mais non pas les complémentaires, ni non plus, ou peu s'en faut, l'introduction) prêterait à des pointilles analogues : au hasard, je relèverai l'oubli de la phrase latine *Ex quo intelligitur*, etc. (I, ii, 2)... Mais il vaut mieux, les périodes du *De doctrina christiana* étant souvent enchevêtrées, et leur pensée méandreuse, saluer la performance de la traductrice — encore que, dans ces quelque 180 pages, il y ait évidemment, parfois, matière à ergoter (par exemple, en I, xxxiv, 38 : *Et si noueramus Christum secundum carnem, sed iam non nouimus*, citation de 2 *Cor.* 5, 16, il convient, pour des raisons à la fois intrinsèques et d'adaptation au contexte, de comprendre : « Même si nous avons connu le Christ selon la chair, désormais nous ne le connaissons plus ainsi », et non pas « Si nous avions connu le Christ selon la chair ! mais désormais nous ne le connaissons plus »). Là aussi, je suis prêt à communiquer quelques suggestions.

On doit remercier l'Institut d'Études Augustiniennes pour ce très utile instrument. Sans doute ledit instrument n'a-t-il pas développé au même niveau toutes les fonctions qu'on était en droit d'attendre de lui. Et puis, pourquoi faut-il que les conditions actuelles de réalisation des livres, censées apporter plus de sécurité dans l'élimination des bourdons et coquilles, entraînent (car aujourd'hui peut-être on se fie trop à la machine, et on finit par travailler dans l'urgence — un comble pour un projet par ailleurs si lentement mûri...) tant d'erreurs matérielles ? À cet égard, souhaitons que l'intérêt même de cette édition fasse que le premier tirage en soit bientôt épuisé, et laisse la place à un second, plus correct.

Paul MATTEI.

Éditions diverses.

PETRONII ARBITRI, *Satyricon* recognouerunt et emendauerunt Ioannes Carolus GIARDINA, Rita CUCCIOLI MELLONI (Corpus scriptorum Latinorum Paravianum) : Turin, Paravia, 1995, 194 pages.

La tradition manuscrite de ce qui survit de Pétrone est telle que le texte n'a pu être rendu lisible et crédible que par une longue accumulation de travaux philologiques, de corrections et de conjectures, surtout pour les parties autres que la *Cena*. Le travail d'un éditeur, aujourd'hui, consiste pour l'essentiel à choisir entre les conjectures de son prédécesseur. G. C. GIARDINA et R. CUCCIOLI ont procuré une édition de Pétrone extrêmement consciencieuse, sans doute la meilleure qui ait été donnée jusqu'ici. Le texte est établi avec tout le soin désirable ; l'apparat

critique est à la fois complet, précis et très lisible, donnant à la fois les leçons des manuscrits et le plus grand nombre des conjectures dues aux éditeurs et *emendatores*, peut-être toutes. Je m'étonne toutefois de ne pas trouver dans la liste des éditeurs et correcteurs, bien que ces travaux ne portent que sur la *Cena*, ni l'édition de MARMORALE ni PERROCHAT, *Pétrone, le Festin de Trimalcion, Commentaire exégétique et critique*, Paris 1952. Justement, en 30, 9, la conjecture de GIARDINA, *in thecario* pour le *in precario* des manuscrits est sans doute séduisante et préférable au *in atrio* de BÜCHELER repris malencontreusement par ERNOUT, mais paléographiquement l'explication de *precario* donnée par PERROCHAT me paraît encore plus satisfaisante : une graphie latinisée pour un grec προοικαρίῳ. Les éditeurs ont su sagement se préserver de l'hypercriticisme, si ce n'est au paragraphe 25, où ils ont repris des suppressions bien gratuites voulues par FRÄNKEL, lequel avait la manie d'imaginer des interpolations partout. Je me rangerais à l'avis de ceux qui ne voyaient pas, en 14,3, comment un shekel hébraïque, aussi improbable qu'un euro, aurait pu se trouver dans la main d'Ascylte ou d'Encolpe : les éditeurs auraient dû, dans l'apparat, indiquer une étude légitimant leur *nos aliter dissentimus*. En revanche je féliciterai les éditeurs, en 48,4, de ne pas avoir suivi MÜLLER et ses prédécesseurs et d'avoir rendu ses trois bibliothèques à Trimalcion, bien qu'il donne ensuite le contenu de deux seulement : ce n'est qu'un trait d'incohérence de plus chez cet ivrogne vantard.

Jean Christian DUMONT.

PANEZIO DI RODI, *Testimonianze*, edizione, traduzione e commento a cura di Francesca ALESSE : Naples, Bibliopolis, 1997, 349 pages.

Panétius de Rhodes fait partie de ces penseurs antiques dont nul ne conteste l'importance, mais dont la personnalité philosophique ne peut être définie avec toute la précision souhaitable en raison des divergences concernant les sources. Il revenait à F. ALESSE, auteur d'un *Panezio di Rodi e la tradizione stoica*, Naples, 1994, de tenter d'aller plus loin que M. VAN STRAATEN dont les *Panetii Rhodi fragmenta*, Leiden, 1952 et 1962 (première édition, moins complète, dans *Panétius, sa vie, ses écrits et sa doctrine, avec une édition des fragments*, Amsterdam-Paris, 1946) ont nourri pendant des décennies la réflexion des chercheurs sur le moyen stoïcisme. Cette ambition est exprimée de prime abord, p. 9-12, par la critique de la méthodologie de VAN STRAATEN, à qui il est surtout reproché d'avoir fait un choix trop restreint dans le *De officiis*. Ce reproche est sans doute fondé, mais il pose le redoutable problème du choix des passages du traité cicéronien que l'on peut présenter comme panétiens. Or sur ce point F. ALESSE déçoit le lecteur parce que l'élargissement qu'elle propose (étude de la personnalité du philosophe, de ses relations avec les autres intellectuels, des débats entre les écoles) laisse quasiment intacte la question de ce qui doit être considéré comme panétien, ou plutôt lui apporte une réponse que l'on pourrait, en caricaturant à peine, définir ainsi : est panétien dans le *De officiis* ce qui intéresse particulièrement l'auteur du recueil. À titre d'exemple, le § 41 du livre I à propos des deux manières de commettre l'injustice constitue le *testimonium* 109, alors que les § 42-43 au sujet des *beneficia*, dont on connaît l'importance pour le stoïcisme romain, ne figurent pas parmi les *testimonia*. Ajoutons que ce dernier terme lui-même fait problème, car l'usage dans ce genre de recueils est de distinguer les *testimonia*, de caractère généralement biographique, des *fragmenta*. Le choix de *testimonia* comme terme unique accentue l'impression de flou méthodologique que donne la trop brève introduction. Com-

ment, en effet, inclure dans un même genre le *test.* 48 (*Brutus*, 113-114), où il est dit que Rutilius Rufus fut disciple de Panétius et le *test.* 104 (*Off.*, III, 104), à propos de l'impossiblité pour Panétius d'un conflit réel entre l'*honestum* et l'*utile* ?

Ces réserves quant à la constitution du recueil n'ôtent rien au fait qu'incontestablement l'auteur connaît bien la philosophie hellénistique et les conditions historiques du développement du stoïcisme romain. On trouve ainsi, p. 167-171, une utile mise au point concernant les relations entre Panétius et le cercle des Scipions, ou encore de bonnes remarques, p. 264-268, au sujet des doctrines physiques stoïciennes. On saura également gré à F. ALESSE d'avoir utilisé la bibliographie la plus récente, même si parfois le commentaire a tendance à se réduire à une énumération de *doxai*. Signalons cependant un certain nombre de problèmes :

— p. 164, à propos de l'expression *socratica domus* que l'on trouve chez Horace, *Odes*, I, 29, l'auteur se rallie à l'opinion de J. F. KILLEEN pour qui cette expression ne désignerait pas la postérité philosophique de Socrate, mais la demeure d'Iccius caractérisée par une simplicité socratique. Cette hypothèse ne nous paraît pas acceptable, même s'il est tentant d'opposer la sédentarité philosophique aux lointaines expéditions guerrières. En effet, Horace ayant été disciple de l'Ancienne Académie fondée par Antiochus, qui soulignait la dette des écoles hellénistiques à l'égard de Socrate, de Platon et de leurs disciples immédiats, il est infiniment plus probable que la *socratica domus* désigne cette tradition socratique ;

— p. 165, on se demande ce qui permet à l'auteur de dire que l'indication Παναιτίου Περὶ προνοίας (*Att.*, XIII, 8) est unique car Cicéron n'indiquerait jamais de cette manière l'auteur d'un ouvrage. Qu'il suffise de signaler ici *Fam.*, VII, 20, 3 : *a Sex. Fadio, Niconis, discipulo, librum abstuli* Νίκωνος περὶ πολυφαγίας. Du coup il n'y a strictement aucune raison de supposer qu'il s'agisse d'un résumé et non de l'œuvre panétienne elle-même ;

— p. 180, l'évocation de Rutilius Rufus est trop succinte, compte tenu de l'importance de cette figure dans l'histoire du stoïcisme romain. Il eût été intéressant de montrer comment ce disciple de Panétius, loin de chercher un quelconque accommodement avec le système institutionnel, avait préféré se faire condamner plutôt que de plaider selon les traditions des tribunaux romains, et de confronter cette donnée à l'image traditionnelle d'un stoïcisme panétien trop lié aux valeurs sociales de l'oligarchie ;

— p. 191, à propos de l'expression *cupiditas ueri uidendi*, l'auteur nous reproche d'avoir dans *Cicero Academicus*, p. 119, n. 247, omis de mentionner *Off.*, I, 13, et elle affirme que nous aurions attribué à l'expression une origine cicéronienne, alors que chacun sait qu'elle est platonicienne. Or nous avons signalé dans la note en question que nous ne donnions pas toutes les références de l'expression et, de surcroît, nous n'avons jamais dit qu'elle a une origine cicéronienne. La meilleure preuve en est que nous écrivons p. 120 : « celui qui a pris comme modèles Socrate, Platon et Carnéade continue inlassablement à chercher, *ut ueritas in omni quaestione explicetur*. W. BURKERT a très justement noté que cette exhortation à refuser la *defatigatio* et son corollaire, l'illusion d'avoir abouti, est platonicienne. »

En ce qui concerne les fragments 104-117, commentés p. 241-252, qui sont tous tirés du *De officiis*, leur succession ne tient aucun compte de celle des livres et des paragraphes, ce qui donne un caractère artificiel à ce regroupement. En tout cas, la logique thématique qui expliquerait une telle organisation n'apparaît pas avec clarté. Par ailleurs, on peut s'interroger sur la pertinence du regroupement de tous ces fragments sous le titre : *La polemica contro Carneade*. Comme l'indique l'auteur elle-même à propos du fragment 104, beaucoup des propos contenus dans ces passages sont de simples réaffirmations des positions traditionnelles du Portique et il

n'est pas du tout sûr qu'il faille leur supposer une visée polémique. Un exemple frappant de cette « surpolémisation » du texte nous est donné par le fragment 114. Le découpage est ainsi fait que seule est présente l'idée selon laquelle rien de grand ne peut se faire sans la solidarité des autres hommes, ce qui, effectivement, paraît être une attaque contre l'égoïsme carnéadien. Mais une telle présentation est trompeuse, car dans la suite immédiate du texte, non citée donc, Panétius-Cicéron dit : « il n'est de calamité si désastreuse qui, pour l'homme, ne vienne de l'homme », affirmation impossible à imaginer dans une polémique anticarnéadienne, tant elle va dans le sens du pessimisme de l'Académicien. On ne peut que regretter ces approximations qui déparent un ouvrage incontestablement utile.

Carlos LÉVY.

Lucio Annaeo SENECA, *La provvidenza*, Introduzione, testo, traduzione et note a cura di Alfonso TRAINA, con un saggio di Ivano DIONIGI, testo latino a fronte : Milan, Biblioteca Universale Rizzoli, 1997, 135 pages.

Voici une bien intéressante édition, résultat d'une collaboration originale entre deux spécialistes de Sénèque, A. TRAINA, dont l'ouvrage *Lo stile « drammatico » del filosofo Seneca* (1974) est devenu un classique, et I. DIONIGI, auquel on doit une riche édition du *De otio* (1983) ainsi que l'article consacré au *De providentia* dans l'*A.N.R.W.* (II, 36, 7, p. 5399-5414).

Le livre est ainsi conçu : une copieuse introduction générale d'A. TRAINA (« La domanda più antica del mondo » — il s'agit du problème du mal — p. 7-30), accompagnée d'une bibliographie raisonnée ; puis, d'I. DIONIGI, un essai (« saggio »), qui forme une sorte de seconde introduction (« Problematica e fortuna del *De prouidentia* », p. 39-74), suivi, toujours du même auteur, d'une autre bibliographie. Ensuite, de la main à nouveau d'A. TRAINA, viennent le texte latin et sa traduction en vis-à-vis, avec des notes en bas de page, et, enfin, un glossaire des principaux termes rhétoriques et philosophiques.

L'originalité de cet ouvrage réside donc dans sa double introduction. Les deux auteurs ont à l'évidence travaillé de façon indépendante. Chacun présente un historique de la question philosophique traitée dans le *De prouidentia* (comment concilier l'existence du mal avec celle d'une Providence ?), puis la réponse propre de Sénèque ; ils abordent aussi les difficultés de datation, de structure, etc..., que pose le traité aux historiens de la littérature. On pourrait craindre que ce parti-pris n'entraînât des redites — et de fait, il en entraîne, mais brèves, et qui sont peu de chose par rapport au bénéfice engendré : proposer les mêmes problèmes au regard de deux personnalités scientifiques différentes. Je n'en donnerai qu'un exemple. Le *De prouidentia*, dans l'état où nous le possédons, est-il complet ou mutilé ? Les deux auteurs, après avoir chacun exposé les arguments qui peuvent faire croire à la mutilation (respectivement p. 21-2 et p. 48) repoussent l'un et l'autre cette thèse, mais pour des raisons différentes, caractéristiques de leurs approches personnelles. A. TRAINA invoque la tournure d'esprit et les caractéristiques générales du discours de Sénèque, tandis que I. DIONIGI avance des arguments structurels (respect de la *diuisio*, présence d'une *peroratio*...).

S'agissant du texte latin, A. TRAINA utilise l'édition de L.D. REYNOLDS (Oxford, 1977), avec quelques modifications seulement. Une de ses conjectures personnelles, ingénieuse au demeurant, consiste à substituer, au chapitre 4, 9, le verbe ⟨*tabescunt*⟩ au ⟨*marcent*⟩ proposé par REYNOLDS. Je me demande cependant si une solution plus simple n'est pas celle de R. WALZ, dans la C.U.F., qui, en sup-

primant *et* après *permadescunt*, évite à l'éditeur d'avoir à supposer un second verbe sans disposer du moindre indice de départ.

La traduction est bien entendu exacte et précise, mais il ne m'appartient pas, dans une langue qui n'est pas la mienne, de juger de sa qualité stylistique. Restent les notes, qui ne méritent que des éloges. Relevant tant de la critique textuelle et stylistique que de l'histoire et de la philosophie, elles satisferont aussi bien l'étudiant que l'érudit. Un regret : que les citations antiques, grecques et latines, ne soient pas données dans leur langue originelle. Mais sans doute sont-ce là les exigences d'une édition qui, par son format de poche, se veut largement accessible, qui l'est assurément, mais sera aussi de taille à satisfaire des spécialistes exigeants.

Mireille ARMISEN-MARCHETTI.

C. VALERI FLACCI, Argonauticon Liber VII a cura di Alessandro PERUTELLI, Biblioteca nazionale. Serie dei classici greci e latini. Testi con commento filologico. Nuova serie diretta da Gian Biagio Conte, V : Florence, Felice Le Monnier, 1997, 495 pages (70000 lires).

Le chant VII des *Argonautiques* est consacré à la passion de Médée. C'est un texte aussi beau que méconnu. Il est semblable à un tableau qui, abîmé par le temps et retouché par des peintres peu habiles, aurait fait l'objet d'une restauration violente et malheureuse. Tel était l'état du manuscrit archétype d'où descendent nos témoins et qui fut écrit et « émendé » à la fin de l'Antiquité.

Dans un livre qui vient s'ajouter au commentaire d'A. TALIERCIO « ad uso accademico » (Rome, 1992) et à celui, utile bien que très superficiel, d'Hubert STADLER (Hildesheim, 1993), M. PERUTELLI fonde à juste titre sa recension sur les manuscrits *L* et *V* ainsi que sur le manuscrit perdu de Carrion — je regrette l'absence du témoignage, dans plus d'un cas instructif, fourni par le texte des deux éditions de Carrion. Il met en valeur l'importance de l'activité philologique de Bartolomeo Fonzio sur le texte de Valerius Flaccus; un exemplaire de la *princeps* (Bologne, 1474) conservé à la Riccardiana de Florence en garde la trace et permet de rendre à Fonzio un certain nombre de conjectures. J'aurai à prendre en compte ce témoignage dans la suite de mon édition de Valerius. Le livre de M. PERUTELLI fournit une introduction littéraire et philologique fouillée, un texte avec un apparat en bonne et due forme, une traduction et un commentaire abondant. Ce dernier fournit des remarques intéressantes et fines sur les sources de Valerius, sur son art et son style (noter que *Lacaena*, v. 150, désignant Clytemnestre n'est pas une innovation de Valerius : cf. Sénèque, *Agam.* 736), et il est par là même utile. Mais si on considère les problèmes de langue et l'interprétation de détail, je le trouve décevant, moins précis que le commentaire de Marco FUCECCHI recensé dans cette revue. Par rapport au texte de l'édition EHLERS (Teubner 1980), le texte établi par M. PERUTELLI marque tantôt un progrès, par l'adoption de corrections certaines ou très probables, tantôt une régression par le retour au texte transmis. Souvent, l'auteur défend avec des arguments et des parallèles spécieux un texte gâté : ainsi *Enéide* 12, 124-125 *haud secus... quam si... uocet* est censé défendre *si* dans Valerius 604-605, *non secus... quam si... inuasit*. Très souvent — ce qui, hélas, est le fait de plus d'un exégète récent — il commente un texte abîmé sans se rendre compte de difficultés *déjà* repérées par un ou plusieurs de ses prédécesseurs : ainsi, dans *qualis ubi attonitos maestae Phrygas annua matris / ira uel exsectos lacerat Bellona comatos* (635-636), il ne remarque pas que *exsectos* et *comatos* font ensemble difficulté et que l'un des deux doit être le symétrique de *Phrygas* : il faut *Comanos*, déjà proposé par Gilles Masier au XVI^e^ siècle (H. STADLER remarque ingénument

que le trait noté par *comati* n'est pas attesté pour les fidèles de Bellone, et suppose allégrement une confusion avec Cybèle).

Je ne sais s'il faut restaurer intégralement les tableaux en mauvais état ou, sans y toucher, se contenter d'indiquer les endroits inauthentiques et les possibilités de restauration : en tout cas, il ne faut pas commenter comme s'ils étaient authentiques des endroits qui ne le sont pas. En attendant les analyses que présentera mon édition, voici une liste sélective de passages dont le traitement est insatisfaisant ou dont la difficulté n'est pas signalée par M. PERUTELLI : v. 6, 8, 33, 41, 43, 50, 53, 55-56, 72, 75, 85, 86, 109 (il admet la conjoncture *adque* : « no poet is known to have attached *que* to this preposition », HOUSMAN ; une conjecture *adque* est citée dans l'apparat au v. 587), 118, 135, 143, 150, 156, 166, 176, 177 (*dubiusque pudor* corrigé en *durusque pudor*, quand l'authenticité de *dubiusque* est indiquée par *dubiae... incendia mentis* au v. 243, où la correction *dubiae* pour *durae* est à juste titre adoptée ; cf. Apulée, *Mét.* 10,3 *nutante etiam nunc pudore*), 186 (sans procéder à un véritable examen de la question, il prend vivement à parti COURTNEY et EHLERS pour avoir corrigé *Irim* en *Irin* : je me borne ici à renvoyer à la note de HOUSMAN à Manilius 4,605 et à remarquer que *Phasin* et *Protin* sont prouvés par le mètre chez Valerius, *Irin* chez Ovide, *Mét.* 14,830 et Stace, *Théb.* 10,81) ; 191, 204, 220-223, 224, 226, 230, 240 (*i*), 261-262, 263 (il conjecture *tibi* pour *mihi*), 285, 290, 277, 278, 282, 295, 310, 315-316, 343, 357, 366, 372, 391, 420-421, 428, 447, 451, 456-457, 463 (il conjecture *gramina* [*soluit*]), 483, 496, 511, 513, 518, 542, 547 (*primum*), 549, 575, 587, 589, 591, 601, 604, 606, 628-629 (*undique densant / terrigenae iam signa duces clamorque* [*clamorque* C *clamore* γ] *tubaeque* : *clamorque tubaeque* fait difficulté ; on envisagera *clamore tubaque*), 636, 650, 651-652. La principale contribution de M. PERUTELLI à la critique particulière du texte de Valerius n'est nullement négligeable : dans la magnifique comparaison de Jason et Médée à deux arbres dont le vent ne mêle pas encore la chevelure, il est le premier à voir que (*iuxtaque*) *subibant* (v. 404) est une leçon problématique, à laquelle il substitue *silebant*, qui ne me convainc pas (cf. *tacitis* v. 405, *silenti* v. 407) ; on attend quelque chose comme *manebant* ou *rigebant*.

G. LIBERMAN.

NEMESIANVS, *Eclogae*, a cura di G. CUPAIUOLO (Studi Latini, 23) : Napoli, Loffredo editore, 1997, 205 pages.

Nemesianus, poète de la fin du III^e^ siècle, originaire de Carthage, est l'auteur de divers ouvrages liés au thème de la nature ; il nous en reste deux fragments d'un *De aucupio* (« La chasse aux oiseaux »), 325 vers d'un poème sur la chasse (*Cynegetica*), peut-être incomplet, et enfin quatre *Bucoliques* (*Eclogae*), 319 vers au total, longtemps attribuées à Calpurnius Siculus ; l'ensemble a été édité en 1975, dans la C.U.F., par P. VOLPILHAC (cf. le c.r. de D. JOLY, dans cette revue, 54, 1976, p. 386-389). C'est la dernière de ces œuvres que nous présente G. CUPAIUOLO, qui aime à rappeler à notre mémoire des textes littéraires quelque peu marginaux sans être pour autant dépourvus d'intérêt. Dans son introduction, il souligne les aspects principaux de ce recueil de Nemesianus : des poèmes nettement inspirés de Virgile et de Calpurnius Siculus, et, au-delà, de Théocrite, liés à la tradition bucolique par les noms de personnes et de lieux, les thèmes, les modes de présentation, mais aussi, ce sur quoi il insiste à juste titre et qui a été jusqu'ici trop négligé, fortement marqués par les idées contemporaines ; comme Virgile l'avait fait, Nemesianus traduit la pensée des intellectuels de son époque ; il associe à la tradition

hellénique et latine du genre bucolique les réalités de son temps, et aussi celles de sa terre d'Afrique, dont le rôle est alors important; il faut donc, pense G. CUPAIUOLO, savoir, dans la lecture de ces *Bucoliques*, dépasser le simple aspect formel auquel on a trop tendance à s'arrêter. C'est cependant de ce dernier qu'il traite dans la deuxième partie de cette introduction en s'attachant à ce qui constitue un souci constant de sa recherche : l'analyse des techniques de l'expression. Il présente un ample relevé de tous les mots et formules qui ressortissent à la tradition bucolique; puis il fait une analyse détaillée de l'hexamètre de Nemesianus en en soulignant le classicisme, notamment dans la pratique de la disjonction et de l'enjambement, mais aussi en mettant en valeur de rôle des structures verbales et celui des adjectifs; l'ensemble est complété par une copieuse bibliographie des éditions (133 au total) et des études critiques consacrées à cette œuvre du poète.

G. CUPAIUOLO nous donne ensuite le texte des *Bucoliques*; celui-ci est suivi d'une traduction italienne, dont on regrette qu'elle ne soit pas présentée face au texte latin, comme dans la C.U.F., ce qui en faciliterait beaucoup l'utilisation; il y a aussi un apparat critique, où il s'est plus attaché aux apports de la philologie moderne, dont les choix sont discutés et assez souvent rejetés, qu'aux variantes de la tradition manuscrite, sur laquelle il ne nous apporte guère d'indication, se contentant de renvoyer le lecteur aux éditions critiques antérieures. Vient ensuite un commentaire de détail des quatre *Bucoliques*; chacun d'entre eux est précédé d'une notice plus ou moins brève qui indique les traits caractéristiques et où l'auteur souligne la rigoureuse construction des poèmes; puis vient le commentaire proprement dit, qui comporte nombre d'observations propres à enrichir notre connaissance et notre compréhension du texte : p. 122, identification des personnages de la *Buc.* I; p. 159 (*Buc.* 3), considérations sur la « naissance » du vin, etc.; cependant l'essentiel, par la force des choses, est constitué par la mention des nombreuses réminiscences littéraires, de Virgile et de Calpurnius Siculus, bien sûr, mais aussi d'Horace, de Tibulle, de Properce, d'Ovide, de Martial, de Stace, voire de Valerius Flaccus, de Sénèque, de Columelle, etc., ce qui montre le grand attachement du poète à l'ensemble de la tradition poètique latine.

Le travail de G. CUPAIUOLO a l'incontestable mérite de nous aider à mieux saisir les caractères spécifiques et la place dans la littérature latine d'une œuvre dans laquelle on a eu trop tendance à ne voir qu'un recueil de centons virgiliens.

J. HELLEGOUARC'H.

RUFINO DI AQUILEIA, *Versione delle omilie di Basilio*, edizione critica a cura di Carla LO CICERO : Rome, Università degli studi « La Sapienza », Dipartimento di filologia graeca e latina, 1996, 78 pages.

L'activité de traducteur de Rufin d'Aquilée est bien connue, mais les éditions critiques de certains de ces travaux, comme ceux présentés aujourd'hui, ne se bousculent pas. C. LO CICERO nous offre ici, en prélude à une édition complète des homélies de Basile traduites par Rufin, une plaquette comprenant l'édition critique des trois premières homélies du *corpus* basilien traduit par Rufin, à savoir les homélies *in psalmum primum* (PG 31, 1723-1733), *in illud « attende tibi »* (PG 31, 1733-1744) et *de auaro diuite* (PG 31, 1744-1753), les cinq autres homélies (*de inuidia, in principio prouerbiorum Salomonis, de fide, ad uirginem lapsam, in psalmum LIX*) faisant l'objet de la publication complète du *corpus*. L'auteur décrit les trente-six manuscrits qui nous livrent tout ou partie du *corpus* complet, puis établit leur classement au vu des trois premières homélies. On aboutit ainsi non pas à un *stemma*, mais à trois, un par homélie en raison de la différence de transmission

de ces textes, dont l'auteur s'explique parfaitement p. XIX-XXV, où se trouve une étude extrêmement minutieuse de cette tradition. Un *conspectus siglorum* propre à chaque homélie permet d'ailleurs au lecteur de saisir exactement d'où provient le texte qu'il va lire et les choix éditoriaux sont d'ailleurs parfaitement éclaircis, à la fois dans l'introduction et dans l'appendice II consacré aux *lectiones singulares*. Un index des citations scripturaires et un appendice consacré à la traduction de 3, 53, 23 sqq. (= Basil. PG 31, 265d-268a). Sachant l'importance de Rufin traducteur dans la diffusion en Occident de la pensée grecque chrétienne, on ne peut que louer l'initiative de cette édition et attendre avec impatience l'achèvement de ce travail qui nous permettra de disposer, sans nul doute, d'un instrument de travail parfaitement fiable.

B. BUREAU.

APPENDIX PROBI IV, a cura di Fabio STOK, Università degli Studi di Salerno, Quaderni del Dipartimento di Scienze dell'Antichità 18 : Napoli, Arte Tipografica, 1997, 214 pages.

Pour le vulgaire, l'*Appendix Probi* représente une collection de 227 fautes grammaticales, énumérées, souvent au petit bonheur, selon le schéma : 5 *uetulus non ueclus* (cf. it. *vecchio*, etc.). Texte capital pour les romanistes qui trouvent ici une étape remarquable de l'évolution qui conduit du latin parlé aux langues romanes, d'où l'importance de la datation : j'ai choisi entre le III^e^ et le VII^e^ siècle, le V^e^ siècle et, par miracle, l'auteur est d'accord avec moi ! Or, cet appendice porte le numéro III.

Celui qui est excellemment édité ici représente le numéro IV. C'est une liste de 75 *differentiae* (la numérotation est une heureuse innovation), selon la formulation : 2 *inter* hos *et* os *hoc interest quod* hos *pronomen significat*, os *uero uultum esse demonstrat*. On voit que les homonymes sont pris en compte, comme les synonymes : 4 *inter ebrium et ebriosum hoc interest quod* (c'est la différence entre le momentané, *ad tempus*, et le permanent, *semper*). La sémantique n'est pas seule concernée, mais encore la phonétique : aspiration, monophtongaison, spirantisation de *b*, etc., si bien que *Appendix* IV répète souvent III.

Trois parties enrichissent opportunément nos connaissances (en tout cas les miennes) : dans l'introduction l'histoire du genre et du texte, dans l'édition l'établissement du texte et l'apparat, dans le commentaire l'étendue de l'information et la fermeté des points de vue. La typographie est très bonne (p. 95, écrire *orum*). Les index sont très utiles. Si l'auteur continue dans cette voie, il a maintenant le choix entre l'*Appendix III* qu'il faudrait rééditer et le livre V de Nonius, dont le commentaire serait souhaitable.

Par hasard, ou plutôt convergence, la bibliographie vient de s'enrichir grâce à l'opportune synthèse d'Ana-Isabel MAGALLÓN GARCÍA : *La tradición grammatical de* differentia y etymologia *hasta Isidoro de Sevilla*, Universidád de Zaragoza, 1996, 364 pages.

Pierre FLOBERT.

CORIPO, *Juanide, Panegirico de Justino II*, Introduciones, Traduccion y notas de Ana RAMIREZ TIRADO, Biblioteca Clasica Gredos, 243 : Madrid, Editorial Gredos, 1997, 348 pages.

Longtemps négligé, Corippe bénéficie d'un renouveau d'intérêt depuis quelque trente ans, et son *Éloge de l'empereur Justin II*, si précieux pour les byzantinistes

et connu depuis plusieurs siècles, a fait l'objet de nombreuses éditions traduites et/ou commentées, dans les années 1970-80, dans toutes les grandes langues européennes. En revanche, sa *Johannide*, qui le précède d'une quinzaine d'années (vers 550), n'a connu d'édition *princeps* qu'en 1820; quatre autres ont suivi cette dernière, mais sans offrir de traduction de cette épopée panégyrique en huit livres, et c'est dans des publications à peu près inaccessibles qu'il fallait jusqu'ici aller en chercher des traductions intégrales, en français (J. ALIX, autour de 1900) ou en anglais (G. W. SHEA, 1966), sauf à se contenter de traductions partielles (O. VEH, 1971; M. A. VINCHESI, 1983; V. ZARINI, 1997, ces deux dernières avec un commentaire détaillé des livres I et II). La traduction intégrale en castillan de l'œuvre de Corippe par A. RAMIREZ TIRADO est donc la bienvenue, sutout pour la *Johannide*, au livre IV de laquelle cette chercheuse espagnole a consacré sa thèse inédite de doctorat (Séville, 1992).

Le principe de la « Biblioteca Clasica Gredos » est celui de notre « Roue à livres » : les textes y sont donnés en traduction seulement, avec quelques notes explicatives, et précédés d'une introduction générale. Ici, le texte suivi pour la *Johannide* est celui de la dernière édition en date (J. DIGGLE — F.R.D. GOODYEAR, Cambridge, 1970), sauf en quelques endroits indiqués dans la « note textuelle » des p. 28-30, où l'auteur reprend (assez souvent) le texte de l'unique manuscrit conservé ou diverses conjectures modernes (parfois reproduites avec des erreurs : en 1, 312, VINCHESI donne *procellae*, et non *procella*; en 7, 526, DIGGLE-GOODYEAR donnent *uictiue*, non *victivi*), en y ajoutant trois conjectures personnelles intéressantes (*nec* pour *heu* en 3, 414, *dum decet* pour *ductor iacet* (*locus desperatus*) en 4, 1, et *quoque hunc* pour *quoquo hanc* (*idem*) en 6, 341); mais tous les choix ne sont pas judicieux (voir, pour ceux du livre II, mon commentaire détaillé aux vers concernés), tandis que la traduction laisse parfois entendre que le texte retenu n'est pas celui de DIGGLE-GOODYEAR (ainsi correspond-elle davantage, en *praef.* 32, à *emissis* (Mommsen) qu'à *immissis*, leçon du ms). Les transpositions de vers risquées que DIGGLE-GOODYEAR ont parfois reprises de M. PETSCHENIG, et que dénonçait W. EHLERS, ont été généralement supprimées (au livre IV), mais non pas partout (fin du livre II). Quant à l'*Éloge de Justin*, le texte suivi (voir p. 256) est celui d'A. RAMIREZ de VERGER (Séville, 1985), rectifié çà et là (mais où ?) par celui de S. ANTÈS (Paris, 1981). La traduction comporte des « manchettes », qui distinguent commodément les grandes étapes du texte, et jalonne dans la marge le déroulement de celui-ci de cinq en cinq vers (mais le livre II ne comporte que 488 vers, et non pas plus de 490, comme le laisse entendre la p. 84). Ignorant manifestement les versions d'ALIX et de VEH, soucieuse de se démarquer de celle de SHEA (cf. ci-dessus), elle n'est pas très « littéraire » ou poétique, mais reste en général fidèle et précise, même si elle est un peu « rapide » parfois (*Ioh.* 1, 534-536).

Les notes sont succintes, mais vont à l'essentiel. Deux reproches généraux : l'élucidation systématique et souvent inutile de données mythologiques banales, et l'explication exclusive des *realia* au détriment des aspects littéraires, même quand il s'agit de faits aussi importants que la constante reprise du motif virgilien *Parcere subiectis...*, par exemple en *Ioh.* 2, 369. L'auteur reproduit également dans ses notes des erreurs antérieures : ainsi, p. 44 n. 13, la date de 451 (pour 541) est-elle reprise telle quelle du commentaire de VINCHESI au vers concerné. À la fin de chaque œuvre figure un index des noms propres qui s'y rencontrent.

Les introductions donnent l'essentiel sur chaque texte, sans originalité, et négligent entièrement les questions de composition. Leur plan est toujours le même : présentation du texte et appartenance générique (l'auteur ne réduit pas la *Johannide* à un panégyrique, mais semble ne vouloir fâcher personne en en faisant une

« épopée célébrative à base historique », et ne distingue pas entre son statut épique et sa fonction encomiastique), sources littéraires, fonction et valeur, tradition manuscrite, éditions critiques (ce dernier point littéralement recopié de VINCHESI pour *Ioh.*) et traductions. La bibliographie ne se veut pas exhaustive, mais comporte des erreurs (attribution à G. E. DUCKWORTH d'un livre d'Av. CAMERON, p. 32) et des lacunes importantes (travaux d'Y. MODÉRAN et de J. DESANGES pour l'arrière-plan historique, de J.-L. CHARLET, P. GALAND, M. LAUSBERG, J. MANTKE pour les enjeux littéraires, de G. GIANGRANDE pour la critique textuelle...) qui étonnent chez une spécialiste de Corippe, dont les références semblent parfois se limiter à celles de l'édition (remarquable) du livre I par VINCHESI... en 1983 ; or on a beaucoup écrit, notamment en français, sur Corippe depuis lors. Mais malgré ces quelques reproches, cette première traduction intégrale du poète, qui n'affiche aucune prétention à l'érudition, rendra certainement de précieux services.

Vincent ZARINI.

Vincent ZARINI, *Berbères ou barbares ? Recherches sur le livre second de la Johannide de Corippe*, collection études anciennes 16, A.D.R.A., diffusion De Boccard : Nancy, 1997, XIII + 262 pages.

Sous ce titre interrogatif, V. ZARINI propose une édition commentée du livre II de la *Johannide*, l'un des plus intéressants de cette ultime épopée profane de l'antiquité. Il s'agit d'un remaniement de la thèse nouveau régime qu'il a soutenue à Paris IV en 1992, sous la direction de J. FONTAINE. En ont été écartées les généralités sur Corippe, la *Johannide*, son genre littéraire et sa tradition manuscrite. L'auteur les réserve pour l'introduction générale qui ouvrira le t. I de l'édition de la *Johannide* dans la collection des Belles Lettres.

L'introduction (95 pages) comporte cinq points. Les deux premiers mettent en évidence, en se fondant sur une analyse très détaillée, la structure spécifiquement épique du livre II : la finalité de l'œuvre est panégyrique, mais les traces de typologie panégyrique y sont rares et le canevas est proprement épique. L'auteur se distingue donc (à juste titre) de ceux qui tendent à assimiler tout l'*epos* profane tardif au genre panégyrique. Le point trois, très nuancé, montre que, si Corippe exprime la philosophie politique byzantine et diffuse l'idéologie de la *reconquista* politique et religieuse (mais plus contre le Maure que contre le Vandale), il n'en oublie pas pour autant son africanité. Le point quatre dégage l'intérêt géographique, ethnographique et historique de ce livre, à condition de « l'utiliser avec les précautions nécessaires » (p. 46). Le point cinq, dans l'attente de la synthèse sur les techniques épiques de Corippe annoncée, aborde avec prudence (l'étude linguistique d'une œuvre transmise par un seul manuscrit « négligent » est toujours délicate) et nuances (on ne saurait confondre systématiquement langue tardive et langue vulgaire) les principaux aspects de la langue poétique de Corippe : vocabulaire, morphologie, syntaxe, prosodie, métrique, sources poétiques et bibliques, aspects rhétoriques. La bibliographie (plus de 20 pages) est riche, bien structurée et à jour, y compris dans le domaine historique. On aurait pu l'alléger en adoptant pour les revues les sigles de l'*Année philologique*, et l'article de J. FONTAINE (« Unité et diversité... » : premier titre cité) est repris dans le volume mentionné juste après (*Études sur la poésie...*). Tout au plus pourrait-on, dans certaines notes de détail marginales, ajouter quelques titres : ainsi p. 16, à propos des visions et des rêves dans l'épopée latine, on pourrait citer aussi le point 3 du chapitre 4 d'A. FO, *Studi sulla tecnica poetica di Claudiano* (Catania, 1982) ; ou, p. 30 n. 153, à propos

de l'idée de Rome chez Prudence, mon article « Sit deuota Deo Roma... » (in *Validità perenne dell'Umanesimo*, Florence, 1986).

En ce qui concerne l'édition du texte, elle repose sur une collation personnelle du seul manuscrit connu (T), ce qui a permis de confirmer la lecture *ardens* au v. 217. L'apparat est positif, comme il est de règle quand il n'y a qu'un manuscrit, mais inclut les *orthographica* et toutes les conjectures des éditeurs précédents. Le lecteur a ainsi sous les yeux tous les éléments. Globalement, V. ZARINI défend les leçons de T chaque fois qu'il le juge possible (mais je pense qu'*ignaui* au v. 36 peut être conservé), ce qui ne l'empêche pas de proposer quelques conjectures nouvelles. J'en retiendrai deux : *campos quae* (v. 7 : à intégrer dans le texte) et *in inuia* (v. 53 : possible). Le texte proposé me semble en net progrès par rapport aux éditions précédentes. Mais on peut se demander si les graphies *immistis, misto...* (v. 229, 328, 331, 337) sont bien de Corippe (voir p. 219 au v. 328) ou du scribe italien du XIV^e^ siècle qui a copié T.

La traduction est exacte, précise et souvent élégante ; je l'aurais aimée parfois un peu plus « resserrée ». On regrettera un défaut de présentation : pourquoi ne pas avoir mis face à face le texte et la traduction ? La présentation adoptée rend malaisée la confrontation du latin et du français. Mais ce défaut disparaîtra dans l'édition des Belles Lettres.

Le commentaire (près de 130 pages pour 488 vers) est riche en tous domaines : linguistique, prosodique, métrique, stylistique, littéraire, géographique, historique et politique. Rares sont les notes où il y a quelque chose à ajouter : au v. 312 (p. 215) la clausule virgilienne *comita(n)tur euntem* se rencontre avant Corippe chez Ovide (*met.* 4,484 ; *Pont.* 2,2,81) et Claudien (*rapt.* 2,55 et 6 *cons.* 321).

La typographie est très soignée. Je n'ai à regretter qu'un usage un peu confus des parenthèses (p. 216, v. 314) et deux fautes : p. 165, v. 93, ligne 6 (lire « bœufs ») et p. 231, v. 365, ligne 1 (lire *foedera*). Bref, il s'agit d'une excellente édition commentée, indispensable non seulement aux spécialistes de littérature latine tardive mais à tous ceux qui s'intéressent à l'Afrique au VI^e^ siècle, et qui laisse bien augurer de l'édition complète à venir dans la collection des Belles Lettres. J'espère que la majeure partie du commentaire pourra y être conservée.

Jean-Louis CHARLET.

Mythographe du Vatican 1, traduction et commentaire de Philippe DAIN (Centre de Recherches d'Histoire Ancienne, vol. 151, Institut Félix Gaffiot, vol. 12, Lire les polythéisme, 5) : Besançon, 1995, 244 pages in-8°.

1995 aura été une année faste pour les *Mythographi Vaticani* puisque deux éditions du premier recueil de ce *corpus* sont alors parues coup sur coup, celle de N. ZORZETTI dans la *C.U.F.* et celle de Ph. DAIN qui se présente sous la forme d'une traduction annotée du texte établi de cet opuscule par P. KULCSÁR (*Mythographi Vaticani* I-II, Turnhout, 1987).

Dans son introduction Ph. DAIN passe en revue les questions qui se posent à propos du *Premier Mythographe, fabularius* formé de trois livres. En ce qui concerne sa date, il se rallie apparemment au point de vue de N. ZORZETTI, tout en restreignant la « fourchette » de deux siècles (875-1075) proposée par ce savant. Il reconnaît dans l'auteur du recueil « un clerc, plus sûrement un moine » (p. V) qu'il crédite d'une curiosité plus que limitée et d'une connaissance approximative du latin, à juger par l'usage qu'il fait de ses sources. Son œuvre a tout d'« une compilation de ce qui était lu et étudié dans les écoles médiévales » (p. VI) et, à com-

mencer par le commentaire de Servius à Virgile, les sources en sont bien connues. Sur le problème de la répartition des *fabulae* entre les trois livres de ce premier recueil l'essentiel est dit : on sait que les divergences des éditeurs sur ce point tiennent d'une part au fait que, pour des raisons d'inégale valeur, les premiers d'entre eux dédoublèrent un certain nombre de légendes, d'autre part à la présence en 2, 101 d'un *explicit* qui pose au moins autant de problèmes qu'il n'en résout.

La disposition des *fabulae* ne permet de saisir aucun plan, aucune volonté d'unification de l'ensemble. S'il est indéniable que l'anonyme procède à plusieurs reprises par regroupements autour de thèmes ou de figures légendaires, cette constatation ne procède pas d'une constante puisque le lecteur est tout aussi souvent confronté à la juxtaposition de légendes entre lesquelles aucune relation n'est perceptible. Lorsque de l'agencement du recueil on passe à l'« élaboration » de chaque *fabula*, les choses deviennent plus claires. Les procédés auxquels l'anonyme recourt le plus souvent sont au nombre de trois : ou bien, et c'est le cas le plus fréquent, il se borne à retranscrire son modèle; ou bien il le soumet à un processus de contraction qui le conduit à éliminer, même si elles sont capitales, certaines données de sa source et à procéder aux « collages » devenus nécessaires, avec tous les risques d'obscurité ou de contresens qui s'ensuivent (cf., entre autres exemples, celui de la *fabula* 68); ou bien enfin il contamine diverses sources, qu'il insère dans l'une des données empruntées à une autre ou qu'il superpose des témoignages différents provenant d'un même auteur.

Au problème de la finalité de l'opuscule, Ph. DAIN répond en mettant l'accent sur ce que, faute de mieux, l'on appellera sa dimension « apologétique ». Deux développements méritent sur ce point de retenir l'attention du lecteur : celui où l'éditeur s'intéresse aux passages dans lesquels l'anonyme qualifie une réalité païenne d'un terme chrétien (cf. en particulier 3, 1, 20, *Amulius genuit Iliam abatissam*) et celui qu'il consacre à la valeur exemplaire, aux yeux de celui-ci de trois figures mythiques du paganisme, Prométhée, Hercule et même Minos.

La traduction est de bonne venue, même s'il était possible, en quelques passages, de coller de plus près à l'original. Les notes qui l'accompagnent projettent le plus souvent un éclairage utile. Bref un travail sérieux sur un opuscule dont Ph. DAIN a sans doute majoré la portée en y reconnaissant « une compilation de ce qui était lu et étudié dans les écoles médiévales ». Nous préférons penser avec N. ZORZETTI qu'il s'agit d'une compilation conçue comme un instrument de travail destiné à éclairer la lecture des poètes latins étudiés dans les dites écoles.

Jean-Claude RICHARD.

Récits inédits de la guerre de Troie, traduits et commentés par Gérard FRY : Paris, Les Belles Lettres, 1998, 412 pages, un index.

Sous le titre *Récit inédits de la guerre de Troie*, Gérard FRY propose une traduction de trois textes, l'*Ilias Latina* de Baebius, l'*Éphéméride de la guerre de Troie* de Dictys de Crète et l'*Histoire de la destruction de Troie* de Darès le Phrygien. Chacune est précédée d'une introduction qui donne des informations sur le titre, la date, l'auteur, les *antehomerica* et les *posthomerica* et analyse les caractéristiques littéraires et stylistiques des trois œuvres. On trouve, à la fin du livre, de nombreuses notes au contenu divers qui fournissent des renseignements mythologiques ou géographiques, portent des jugements d'ordre littéraire ou psychologique, s'attachent à comparer ces textes entre eux et avec les autres textes antiques sur la matière troyenne, à faire apparaître l'influence d'auteurs latins tels Ovide ou Virgile, et à dégager l'originalité et les choix idéologiques de chacun des auteurs. Si

les traductions des textes de Dictys de Crète et de Darès se laissent lire aisément, on peut formuler quelques réserves à propos de l'*Ilias Latina*. Gérard FRY a retenu, pour des raisons métriques, l'alexandrin blanc comme l'équivalent le plus approprié de l'hexamètre. C'est sans doute à ce choix que l'on peut imputer un certain nombre d'expressions maladroites [comme « le tant fameux Ulysse » (v. 66), « le fer exténué des hommes qui se battent » (v. 508) ou ridicules (« Quand la torche a donné sa lumière à la terre » (v. 130), « Il avait fait — grand art ! — dans l'eau les Néréides » (v. 875)]. On peut également regretter que Gérard FRY n'indique pas l'édition latine qu'il a choisi de traduire. Reste qu'avec ce livre, dont les notes sont une mine d'informations fort précieuses sur la matière troyenne, on dispose désormais, en français, d'œuvres qui sont un témoignage essentiel sur la survie et la réécriture de la guerre de Troie et qui ont exercé une influence considérable sur l'Antiquité tardive et le Moyen Âge.

Jacqueline FABRE-SERRIS.

Histoire littéraire.

Hubert ZEHNACKER — Jean-Claude FREDOUILLE, *Anthologie de la littérature latine* : Paris, P.U.F. 1998, XII-483 pages.

Ce volume constitue l'indispensable complément de la *Littérature latine* publiée en 1994 par les mêmes auteurs, dont la recension a été faite dans un tome précédent de cette revue (72, 1994, p. 281-284) par P. MATTEI. Il a pour objet d'offrir un choix de textes destinés à illustrer et concrétiser les développements de ce premier ouvrage, les deux livres étant formellement destinés au premier cycle de l'enseignement supérieur. Il y a par conséquent entre eux une nécessaire interdépendance ; cela se traduit par une volonté d'équilibre, mais aussi de différenciation du second par rapport au premier qui apparaît déjà dans la traditionnelle photo de la première de couverture propre à la collection : inversion de l'ordre des portraits des deux auteurs, modification des costumes, plus sombres, ce qui apparaît peu, mais surtout des cravates, ce qui est beaucoup plus visible, très légère augmentation de la pagination du second volume (518 contre 483 pages), mais réduction du prix de ce dernier (128 contre 149 F.), ce qui est fort bien venu. Très naturellement, le nombre, la composition et les intitulés des chapitres sont identiques ; la répartition de l'ensemble entre les deux auteurs est à peu de chose près la même que dans le premier volume : H. ZEHNACKER pour les chapitres 1 à 9, c'est-à-dire la littérature païenne, J.-Cl. FREDOUILLE pour les chapitres 10 à 12, la littérature chrétienne à partir de Tertullien.

Je suis de ceux qui ont toujours regretté que, malgré les incontestables qualités de la *Littérature latine* de Jean BAYET, le latin en soit presque totalement absent, comme si la régression de nos études en était venue à ce point que l'on ne puisse plus lire les textes dans leur langue d'origine. L'on ne peut donc que se réjouir de voir, soixante ans après, les auteurs du livre et leur éditeur adopter une position opposée. Les deux tomes représentant le double de l'unique volume de leur prédécesseur, ces textes sont naturellement plus nombreux, plus importants, plus variés ; pour certains auteurs, Cicéron, Horace, Ovide notamment, ils sont classés par œuvre et par genre, et par conséquent donnent une meilleure idée des divers aspects de leur production. Variété aussi dans la présentation de ces extraits : tantôt texte latin suivi de sa traduction française, tantôt traduction seule, notamment pour les extraits les plus longs, parfois aussi texte latin seul s'il peut être aisément compris sans tra-